

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 5 (1867)  
**Heft:** 28

**Artikel:** Le Diable des Alpes : nouvelle suisse : suite  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-179398>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

manquent pas, nous avons des différences de niveau assez grandes pour trouver les altitudes de bon nombre de villes de la Suisse.

Les diverses parties de la ville d'*Aarau* se trouvent à la même altitude que l'espace compris entre l'hôtel de Beau-Rivage et l'église d'Ouchy. Il en est à peu près de même de *Schaffhouse*.

*Neuchâtel* est à une hauteur un peu inférieure à celle de la gare de Lausanne. — *Porrentruy*, *Winterthur* et *Soleure* sont sensiblement à la même altitude que notre gare.

L'observatoire de *Zurich* est au niveau de la place du Pont. La ville proprement dite est un peu plus bas.

L'altitude d'*Altorf* correspond à celle de la nouvelle route de Georgette.

L'observatoire de Berne, un des points les plus élevés de la ville, près de la gare, est à peu près à la hauteur de Béthusy; les points les plus bas de la ville fédérale correspondent au milieu de la rue de Bourg.

Le seuil de la cathédrale de *Sion* est à cinq mètres au-dessous de celui de la cathédrale de Lausanne; on monte donc un peu plus d'Ouchy à notre cathédrale que de Villeneuve à Sion.

Le pavé de la rue, en St-Pierre, nous donne l'altitudes de *Schwytz* (seuil de l'église).

*Interlaken* est à un niveau de quelques mètres supérieur à celui de la terrasse du Château. — *Brienz* est à la même hauteur que la campagne l'Hermitage. C'est aussi, à deux mètres près, le niveau de *Fribourg* (seuil de la cathédrale) et celui de *Coire*.

La place de la cathédrale, à *St-Gall*, est d'environ dix mètres plus élevée que le point culminant du bois de Sauvabelin. — *Trogen*, dans l'Appenzell, est à une élévation d'environ cent mètres supérieure à celle du Châlet de la Ville.

Ajoutons que l'altitude de *Bâle* est de cent huit mètres inférieure à celle du niveau moyen du lac Léman. — *Locarno*, qui est la capitale suisse située le plus bas, est à cent septante-six mètres au-dessous de ce même niveau.

## Littérature romande.

### IV.

#### LES HELVÉTO-ROMAINS.

L'Helvétie est asservie par César. Aux chants guerriers, aux hymnes religieux de l'ancienne Gaule, succède la littérature des rhéteurs et des grammairiens. — Notre excellent historien, Alex. Daguét, a recueilli avec une patiente érudition tout ce qui concerne la vie intellectuelle d'alors, afin d'en représenter les principaux caractères. Citons-en quelques lignes.

« L'Helvétie, qui avait ses premiers artistes, eut alors aussi ses premiers écrivains. L'un d'eux, Clodius Paulus, doit avoir raconté la victoire de Diviko sur les bords du Léman, mais aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous. Tacite a conservé le souvenir de Claudius Cossus, donc l'éloquence remarquable obtint de l'empereur Vitellius la grâce de l'Helvétie, qui s'était révoltée contre son autorité, et dont les troupes venaient d'être vaincues par les légions de Cécina. Un

jeune avocat, non moins illustre par son éloquence, Aurélius Respectus, honorait le barreau de Nevidunum (Nyon). Aventicum (Avenches), capitale de l'Helvétie, possédait une académie où s'enseignaient les belles-lettres, le droit, la médecine. On a retrouvé un monument érigé à ses professeurs par deux citoyens de cette ville. . . Sur les rives du Léman et de la Broie paraît avoir fleuri toute une petite Grèce helvétique dont Aventicum était le centre, comme Massalia (Marseille) formait celui de la Grèce gauloise. »

Le patriotisme de l'auteur se laisse trop entraîner, ce nous semble, par les brillants dehors de cette civilisation romaine, corrompue et raffinée, qui a succédé à la grandiose et mystérieuse époque primitive.

On a fait de l'Helvétie romaine des tableaux enchantés, auxquels la rhétorique a plus contribué que l'histoire. Notre patrie acquit les arts, mais sans l'inspiration; les lois, mais sans le droit de les appliquer; la paix, mais une paix désarmée, qui la laissa molle, énervée, et la livra sans défense en proie aux Barbares. De riches cités s'élevèrent, mais elles renfermaient, auprès de quelques palais, des cabanes nombreuses; il n'en est pas autrement quand le sol est cultivé par des mains esclaves.

Complétons cet aperçu, que nous empruntons à M. Vulliemin, par quelques lignes de Juste Olivier.

« La vie d'alors, existence politique à part, était une image de celle que nous menons aujourd'hui. Des villas sur le bord de nos lacs, retraites où l'agioteur tâchait d'endormir l'ennui ou le remords de sa fortune; des cités où régnaient le luxe et l'élégance. Des étrangers accourus aux sources d'eaux thermales. Des collèges, des professeurs, des médecins, des avocats; quelque poète perdu loin de Rome, ou qui n'en avait rapporté qu'une lyre ampoulée. . . Enfin, une existence indolente bercée entre le souvenir des orages passés et l'annonce des futures tempêtes; avec peu de regrets, un doux contentement.

» Dans les inscriptions de ce temps-là, on retrouve maintes fois des paroles demi-railleuses, demi-sévères, et qui ont à la fois quelque chose de stoïque et de paresseux. Le repos éternel est comme invoqué par une de ces inscriptions. Ce devait être là le désir de notre patrie, à demi couchée dans le tombeau de marbre que les Romains lui avaient fait. Mais il ne lui était pas réservé d'y descendre paisiblement toute entière. Le vent sorti des forêts de la Germanie avait charge encore de passer sur elle et d'agiter ses membres mourants. . . »

Le-rapprochement de ces diverses appréciations, au triple point de vue de l'historien, du philosophe et du poète, doit donner, ce nous semble, une idée assez juste de cette époque trop vantée, aussi ne nous arrêtera-t-elle pas plus longtemps.

Alex. M.

## Le Diable des Alpes.

### III.

— Tony, à combien de distance penses-tu que Berne soit vers notre gauche, maintenant?

— Ma foi, monsieur, à seize ou vingt lieues tout au plus.

— C'est bien loin; penses-tu qu'on pût voir la ville en gravissant ces hautes montagnes qui sont là devant nous.

— J'en doute, mais si nous allons jusqu'à la plus haute cime, jusqu'à la crête de cette chaîne, je pourrai désigner la place que la ville occupe, et nous serons justement sur la frontière d'où l'on jouit de la plus belle vue sur toutes les Alpes bernoises; c'est un des meilleurs endroits pour les plantes vulnéraires, mon cher monsieur.

— Je parie que tu ferais volontiers l'ascension?

— Moi! je suis tout prêt, je suis comme les chasseurs, je ne demande qu'à grimper; mais vous, mais vous! vous resteriez en route, mon pauvre monsieur.

— Allons, Tony, tu plaisantes, essayons; je veux te montrer que je sais marcher.

— Mais, monsieur, je vous préviens que nous ne sommes pas là haut avant le coucher de soleil, et qu'à moins de passer la nuit sur la neige, à la belle étoile, il nous faudra redescendre dans l'obscurité pour arriver à la couchée après minuit ou demain matin.

— Eh qu'importe?

— Oh, pour moi, c'est égal; ce que j'en dis c'est par amour pour vos jambes; allons, suivez-moi, et vivent les montagnes!

Ludwig eut la triste consolation qu'il avait désirée; après une marche pénible il atteignit au point d'où l'on jouit de la plus belle vue; au delà des glaciers il vit disparaître le soleil dans la direction du Léman. Son œil, en parcourant cette ligne, crut voir ses derniers rayons mourants entre les touffes de lilas et de roses qui formaient le bosquet d'Aloïse. A cette pensée, il sentit sa résolution prendre une force nouvelle, et, plein d'ardeur pour parvenir au terme de la course, il fut le premier à donner le signal du retour dans la vallée. Il était nuit close qu'ils descendaient encore avec fatigue dans un sentier rocaillieux et rapide; à chaque pas de grosses pierres se détachaient avec fracas au bas de la montagne; Ludwig, excédé de fatigue, était plus silencieux que jamais; Tony, quoique fort las aussi, chantait toujours, moitié par gaieté naturelle, moitié pour chasser la peur qu'il avait du diable, dont les apparitions ne laissaient pas, disait-il, que d'être très fréquentes en pareil lieu et à pareille heure.

— Avons-nous longtemps encore à nous heurter contre ces cailloux avant d'arriver au gîte?

— Non, monsieur, nous n'avons plus que deux heures de descente et une demi-heure dans la plaine.

— Ah! mon Dieu, c'est une éternité!

— C'est une bagatelle, nous en serons quittes pour avoir les pieds un peu enflés. Oh qu'il fait bon vivre!

Ils arrivèrent enfin, à peu près à l'heure où ils auraient dû repartir le lendemain ou le surlendemain, après avoir dépassé Brigg et tourné à droite dans une étroite vallée, ils le trouvèrent sur le penchant d'une montagne escarpée, le long de laquelle coulait un torrent profondément encaissé dans des bancs de rochers presque perpendiculaires. Çà et là quelques pentes moins rapides étaient couvertes de bouquets d'énormes sapins séculaires. Ailleurs des débris de troncs et de branches, formant des lignes étroites et jaunâtres, attestaient le passage des avalanches et se perdaient jusque dans les profondeurs où l'eau bouillonnait avec effort. La neige elle-même, trop profondément encaissée dans les fentes du rocher pour être atteinte par les rayons du soleil, restait éternellement suspendue en arcades sur le lit du torrent, et formait de place en place des ponts resplendissants de blancheur.

A mesure que nos voyageurs s'élevaient dans la vallée de Binden, les sites prenaient un aspect de plus en plus sauvage. Ils cheminèrent longtemps sur un sentier étroit, suspendu pour ainsi dire entre deux précipices, et que la pente escarpée rendait pénible à escalader. L'habitude que Tony avait contractée dès son bas-âge de le franchir sans sourciller, et le désespoir concentré de Ludwig qui le rendait indifférent aux dangers, produisirent sur eux le même effet; ils côtoyèrent l'abîme sans songer qu'un seul faux pas leur coûterait la vie, sans apercevoir les rochers suspendus sur leurs têtes, prêts à se détacher avec fracas. Enfin, cette gorge étroite s'élargit, le lit du torrent devint moins profond, et quelques vallées assez ouvertes, s'élevant en plans inclinés, découvrirent à leurs regards de nouvelles montagnes au-dessus de celles qu'ils avaient escaladées avec tant d'efforts.

Nos pèlerins, après avoir continué à suivre la principale gorge, traversèrent le village de Binden, et parvinrent à gagner

un petit hameau situé dans la région où les arbres disparaissent entièrement pour faire place à des pentes de vert gazon, entourées de rochers et de pointes de glaciers semblables à de hautes murailles blanches, dominées par d'immenses tours.

— La place est bonne pour vous, disait Tony; les minéraux vous intéressent; mais, bon Dieu! la triste récolte d'herbes que je vais faire ici. Quelques mousses et voilà tout; n'importe! il fait bon vivre partout.

— Je te laisserai faire quelques excursions dans les vallées qui sont plus bas, sois tranquille; c'est ici que j'ai marqué le terme de mon voyage; nous demeurerons quelques jours chez cette bonne femme où les muletiers italiens s'arrêtent, et quand j'aurai visité les derniers glaciers qui se trouvent au sommet du col d'Antigore, nous repartirons.

— Seigneur Dieu! ces glaciers-là? y songez-vous! on dit que le diable en personne y fait sa résidence.

— Contes d'enfants! on y trouve de beaux minéraux; c'est là ce qui m'attire.

— La place n'est pas sûre; à tout moment le diable y lance des rochers pareils à des collines, et précipite autour des voyageurs des morceaux du glacier grands comme des montagnes; il n'y fait pas bon vivre.

— Tu n'es pas obligé de m'accompagner.

— Oh! monsieur est trop bon, je ne veux pas l'abandonner; pendant que vous cherchez vos cailloux je me tiendrai un peu plus bas, au point où fleurissent des mousses très rares que j'ai déjà récoltées une fois; oh, j'ai du courage, moi! bien que je n'aie pas été me fourrer parmi ces maudits rochers.

— C'est bon comme cela, tu te contenteras de m'attendre.

(La suite au prochain numéro.)

Voici un exemple du danger qu'il y a de faire apprendre aux enfants l'histoire contemporaine.

Les petits abrégés de M. Duruy, qui se récitent encore en France sur les bancs de l'école, se terminent ainsi:

« L'empereur Maximilien règne paisiblement sur un peuple heureux, et l'influence française est pour jamais, *grâces à Dieu*, établie sur ces bords. »

Un écrivain français, M. Alfred Duprez, dans un article intitulé: *Petites études de nationalités comparées*, trace en quelques mots le portrait de la Suisse:

« Peuple d'aubergistes, de chasseurs, de guides et de prédicants. Toujours la main ouverte et le cœur aussi. Amitié, estime, en vérité, tout leur est dû. »

Certes, le portrait n'est pas flatteur en tout; mais il a du vrai.

La livraison de juin de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE vient de paraître à Lausanne et contient les articles suivants: — I. L'Eglise et l'empire romain au quatrième siècle, par M. Louis de Viel-Castel. — II. La pluralité des mondes habités, par M. S. Tzaut. (Second et dernier article.) — III. La baie de Malachie. Nouvelle de M. Anthony Trollope. — IV. Les poésies de Vinet, par M. Eugène Rambert. (Sixième et dernier article.) — V. Une visite au premier parlement de l'Allemagne du Nord, par M. Alphonse Rivier. — VI. Chronique.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — Correspondance de Paris. — Les poètes de la Suisse romande, traduits en allemand par E. Peschier. — La vérité sur les déprédations autrichiennes à Venise, par Victor Cérésolo. — Esprit d'Alexandre Vinet, par J. F. Astié. — L'Abbaye des Vignerons, son histoire et ses fêtes, par Vernes-Prescott. — Revue internationale de Vienne. — Observations verbales sur la peine de mort, par Charles Lucas.

Bureau chez Georges Bridel, éditeur, place de la Louve, à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.